

à la cour des Césars, un courtisan de cinquante-sept ans devait être bien vieux. Il avait pâti, il avait craint, il avait calculé; à ce métier, on gagne au moins en réflexion, en prudence cauteleuse, ce qu'on perd en fait de bonne foi, de loyauté, de dignité, d'enthousiasme.

Je me demande donc s'il n'en a pas été de son caractère comme de son visage. Il n'y a pas de buste authentique de Vitellius; mais les modernes se sont plu à lui en attribuer un, uniquement à cause de son ignoble embonpoint et de sa physionomie vulgaire; or, il se trouve que, d'après l'opinion la plus commune parmi les archéologues, le buste ne serait pas même antique. Je me demande si la famille Flavia, qui régna après lui pendant vingt-six ans, n'eut pas beau jeu pour dessiner à son gré les traits physiques et moraux de la famille Vitellia qu'elle avait commencé par mettre à mort; si ce n'est pas ainsi qu'auraient été accréditées la gourmandise surhumaine et la crapule colossale de Vitellius; qu'auraient été exagérés au delà du possible des vices qui peut-être avaient une limite; et qu'on aurait fait de ce personnage une de ces caricatures historiques que les plus graves écrivains ne laissent pas quelquefois d'accueillir. Je remarque que Suétone et Dion, plus enclins en général à écouter les rumeurs populaires, chargent le portrait de Vitellius des traits les moins admissibles; tandis que Tacite, plus passionné, est cependant plus impar-

tial, parce qu'il est plus grave, Tacite charge moins qu'eux, les contredit sur plusieurs points, et rend hommage entre autres à la dignité et à la modération de Galéria, que Suétone nous peint comme une digne émule de son mari. Vitellius peut avoir eu bien des vices, mais il y a des bornes à tout, même aux vices.

Ce qui est même certain, c'est que l'abrutissement de l'homme, si grand qu'il pût être, ne vicia pas absolument la politique de l'empereur. Cette ivresse du vin et du pouvoir ne fut pas si complète; cette orgie, où le maître du monde tâchait de croire son pouvoir éternel, ne fut pas si étourdissante; ce cercle d'affranchis, de parasites et de palefreniers ne fut pas si serré, que quelques lueurs de raison ne pénétrassent, quelques sages conseils ne se fissent entendre, quelques vrais amis ne perçassent la foule. Une pensée politique, d'après ce que nous en disent Tacite et Dion, germa évidemment chez Vitellius. Sa victoire avait été celle de l'esprit provincial et légionnaire, mais aussi de l'esprit barbare et anti romain. Il sentit que son règne, pour durer, devait être à tout prix le règne de la civilisation et de Rome. Vainqueur par le désordre, l'indiscipline, la discorde, le sang versé, l'influence germanique et soldatesque, il comprit que pour régner, il fallait essayer d'un peu d'ordre, de discipline, d'union, de modération, de réaction sénatoriale et romaine. Vitellius, ce brutal ivrogne, sut comprendre

mieux que Galba, cet austère sénateur, aussi bien qu'Othon, ce courtisan spirituel, quelle pouvait être la seule chance de durée pour son pouvoir.

Ainsi, même avant d'être entré dans Rome, cet empereur, apporté en Italie par un flot d'étrangers et de barbares, a pour premier soin d'éloigner, s'il se peut, les barbares de l'Italie. Il congédie ses terribles Bataves, non sans murmures de leur part ni sans danger pour son pouvoir. Il renvoie ses Gaulois dans la Gaule; il veut avoir autour de lui une force purement romaine, et, à la place des prétoriens d'Othon, il recrute dans le sein des légions vingt nouvelles cohortes prétoriennes ou urbaines (20,000 hommes au lieu de 14,000) : il ne veut plus être exclusivement le protégé des Gaulois et des Germains ¹.

Toute sa politique se ressent de cette première mesure. L'empereur antiromain étant une fois débarrassé, en partie au moins, de ses amis étrangers, le courtisan de Néron et de Caligula est plus libre de ne pas imiter Néron ni Caligula. Ceux-ci, arrivés par des dépenses extravagantes à épuiser le trésor public, ne s'étaient pas gênés pour envahir les fortunes privées. Vitellius met bien le trésor à sec (les revenus du trésor n'étaient pas considérables, et les épargnes laissées par Néron ne devaient pas être abondantes); mais du moins il ne prend rien à personne; il fait même la remise de l'arriéré des impôts; il ne con-

¹ Voyez Tac., *Hist.*, II, 66, 67, 69, 94.

fisque pas les biens de ceux qu'il condamne; aux partisans d'Othon tués sur le champ de bataille, il ne fait pas l'habituelle injure d'anéantir leurs testaments; leurs héritages suivent le cours légal ¹. Ne confisquant point, il ne proscriit pas non plus, car on proscrivait surtout pour confisquer : les généraux qui ont servi Othon sont épargnés; le consulat est maintenu à Marius Celsus; il n'est question ni de délateurs ni de loi de lèse-majesté. Vitellius épargne la famille d'Othon comme Othon avait épargné la sienne : chez celui-ci, ce pouvait être prudence; chez Vitellius, c'était ou reconnaissance ou générosité ².

Et enfin, d'autres et d'heureuses contradictions ne manquent pas entre l'origine de Vitellius et sa politique. Ce général, qui est entré dans Rome l'épée au côté, respecte la liberté du sénat : un jour, contredit dans la curie par un sénateur, il s'irrite, puis il se reprend : « Après tout, dit-il, est-il si nouveau que, de sénateur à sénateur, on diffère d'opinion ³ ? » Ce chef d'un parti violent comprend que toute réaction violente le perdra; il ménage le passé quel qu'il soit, n'outrage la mémoire, ne renverse les images, ne fait refondre les monnaies, ne révoque les donations d'aucun empereur. Aux partisans de Néron, il accorde, il

¹ Tac., II, 50, 62, 92. — Xiph., LXV, 6 et 7. Prorsus, dit Tacite, si luxuriæ temperaret, avaritiam non timeret.

² Tac., I, 75; II, 60.

³ Tac., II, 91.

est vrai, des sacrifices offerts pour les mânes de leur prince ; mais, aux partisans de Galba ¹, il concède une statue décrétée par le sénat en l'honneur de Galba, et que, depuis, Vespasien supprima ; il leur concède l'image de Galba portée en triomphe par le peuple, des fleurs jetées au lieu où Galba a péri ; ayant trouvé dans les papiers d'Othon cent vingt lettres de gens dont chacun se prétendait le meurtrier de Galba, il fait poursuivre les signataires ². A tous ceux qui ont souffert, il montre les exilés de Néron, déjà rappelés par Galba, et que lui-même rétablit dans leurs droits. Aux classes aristocratiques, il essaie de rendre leur dignité ; et lui, qui a fait au Cirque le métier de palefrenier, punit les nobles et les chevaliers qui font à l'Amphithéâtre le métier de gladiateurs ³. Aux gens de bon sens, s'il y en avait quelques-uns, il accorde l'expulsion des astrologues ⁴. A ceux qui gardent le culte d'Auguste, il fait l'amitié de prendre enfin le nom ⁵ et, jusqu'à un certain point, la politique d'Auguste. Il suit la voie dans laquelle Othon est entré le premier, et ce sont peut-être ces deux aventuriers qui l'auront imposée au sage Vespasien. Je ne prétends certes pas ennoblir Vitellius, mais je dis seulement

1. Tac., *Hist.*, II, 71, 95. — Xiphil., LXV, 4. — Suet., *in Vit.*

2. Tac., I, 44 ; II, 55. — Suet., *in Galb.*, *cap. ult.*

3. Xiphil., 6. — Tac., II, 42.

4. Tac., II, 62. — Suet., *in Vit.*, 14. — Xiph., I.

5. Tac., II, 62, 89 ; III, 58. — Suet., 9. Monnaies : VICTORIA AVGVSTI. — PAX AVGV.

qu'il y avait des heures où Vitellius n'était pas ivre.

Du reste, orgie ou sagesse, tout devait être court : la sagesse de Vitellius ne pouvait le sauver ; son orgie ne pouvait l'aveugler. D'abord, les présages étaient funestes : une comète était apparue ; il y avait eu dans le même mois deux éclipses de lune non prévues, dit-on, par les astronomes ¹ ; on avait vu en même temps deux soleils, l'un plus éclatant, l'autre plus pâle ; phénomène explicable, même pour la science d'alors, mais effrayant. Sur la route de Vitellius, à travers la Gaule, les statues élevées en son honneur se brisaient sur son passage. Une couronne de laurier, placée sur sa tête, était tombée dans le Rhône. Haranguant ses soldats, il avait vu planer au-dessus de lui un tel nombre d'oiseaux sinistres, que le ciel en avait été obscurci ². A Rome, les astrologues le menaçaient ; et, comme Vitellius, par son édit, leur ordonnait de quitter Rome avant le 1^{er} octobre, eux de leur côté lui ordonnaient de quitter le monde avant le 1^{er} octobre

1. Καὶ ἡ σελήνη παρὰ τὸ καθεστῆκός δις ἐκλειπέται ἑδοξε, καὶ γὰρ τεταρταία καὶ ἑβδομαδαία ἐσκήασθη. (Xiph., LXV, 8.) Les tables modernes ne parlent sous le règne de Vitellius que d'une éclipse partielle de lune le 25 avril et d'une autre le 18 octobre.

2. Tac., III, 56. Suet., *in Vit.*, 9, 18. A Vienne, un coq se posa d'abord sur son épaule, ensuite sur sa tête. Ce qui signifiait, lui expliqua-t-on, qu'il tomberait sous les coups de Vitellius que d'une éclipse partielle de lune le 25 avril et d'une autre le 18 octobre. En effet il fut vaincu par Antonius Primus qui était de Toulouse et (ce qui le rapproche davantage de ces oiseaux prophétiques) avait porté dans son enfance le sobriquet gaulois de *Bec*. Suet., *in Vit.*, 18. (Voilà un mot de notre langue qui est indubitablement gaulois.)

(il vécut cependant jusqu'en décembre ¹). Une nuit, enfin, les soldats qui gardaient le Capitole entendirent les portes du temple de Jupiter s'ouvrir avec fracas; plusieurs d'entre eux s'évanouirent de peur; le lendemain, on remarqua comme des empreintes de pieds gigantesques qui suivaient en descendant la pente de la montagne: c'étaient les dieux qui abandonnaient le Capitole. De plus, par ignorance ou par mépris des rites sacrés, Vitellius lui-même donnait lieu à des terreurs superstitieuses. On put remarquer que ces trois princes, Galba, Othon et lui, avaient tous trois présagé leur chute par une sacrilège infraction à la loi religieuse: Galba en adoptant Pison un jour d'orage; Othon en se mettant en marche pendant le temps voué à la promenade des boucliers sacrés; Vitellius en choisissant, pour prendre possession du pontificat suprême, l'anniversaire néfaste de la bataille d'Allia (18 juillet) ².

Ces rapprochements et ces craintes n'étaient pas seulement le fait de la populace; les plus habiles y avaient leur part. Les hommes, à cette époque, avaient un tel besoin de la Divinité présente sur la terre qu'ils avaient sans cesse l'oreille attentive au moindre bruit de ses pas.

Du reste, sans augures et sans pronostics, on pou-

1. Suet., 14. — Xiphil., LXV, 14.

2. Tac., II, 91. — Suet., *in Othon.*, 12; *in Vit.*, 3, 9, 18. — Xiphil., LXV, 7, 8.

vait prédire que la guerre civile ne finirait point si tôt. Un branle trop puissant avait été donné, trop d'ambitions mises en mouvement, trop de cupidités soldatesques alléchées au banquet de la guerre civile, trop de races provinciales touchées de la gloire de faire un empereur, pour que tout se calmât au bout d'un an à peine et sous la main d'un aussi pauvre enchanteur que Vitellius. Tout cela ne pouvait finir que par l'épuisement et la lassitude; et les ambitions étaient encore loin d'être lasses, les chances de révolutions étaient loin d'être épuisées. Rome devait donc se résigner à d'autres crises, à d'autres invasions, à d'autres asservissements, à d'autres manifestations de son impuissance. L'Occident, le Nord et l'Afrique seuls avaient eu leurs prétendants; il fallait que l'Égypte, l'Orient, la Grèce, l'Illyrie, la Mésie parlissent à leur tour, et à leur tour se satisfissent en donnant la pourpre ¹. Il fallait que l'insurrection provinciale et militaire fit le tour de la Méditerranée, et elle n'était encore qu'à moitié chemin.

Ajoutez que l'Italie et le monde étaient pleins de mécontents en armes; que, dans toute la péninsule, se promenaient par bandes les prétoriens d'Othon que Vitellius avait licenciés; qu'ailleurs murmuraient les

1. « Ne valons-nous pas, disent les légions de Mésie, la légion d'Espagne qui a élu Galba, les prétoriens qui ont fait Othon, l'armée de Germanie qui a proclamé Vitellius? » Voy. Suet., *in Vesp.*, 6, 8. — Tac., II, 85.

hommes de la treizième légion, réduits à n'être plus que les maçons de l'Amphithéâtre ; ailleurs, les troupes d'Illyrie dont Vitellius avait fait périr les centurions prisonniers ; partout, le soldat romain, blessé de l'orgueil du soldat barbare et les légions jalouses des légions de Germanie ¹. Ajoutez que, déjà une fois, à la mort d'Othon, les légions de Mésie, arrêtées dans leur marche par cette nouvelle, avaient déchiré les images de Vitellius qu'on leur apportait, et, prenant la liste des consulaires pour y chercher un empereur, avaient prononcé le nom de Vespasien : et vous ne serez pas étonné que, même avant le jour où Vitellius entra dans Rome, dans une autre partie du monde son successeur fût déjà proclamé.

Qui pouvait être ce successeur ? Je viens de le nommer, et tout le monde le pressentait. Rome l'espérait ou le craignait, mais l'attendait. Vespasien, déjà proclamé un instant, comme je viens de le dire, par les légions de Mésie ; Vespasien, entouré d'une certaine célébrité militaire, commandait l'armée de Judée, qui, exercée par des combats récents, pouvait seule contrebalancer le vieux renom des soldats de Germanie. Prudent et réservé, il avait tour à tour reconnu Galba, Othon et Vitellius, tour à tour avait été ménagé par chacun d'eux. Vespasien était évidemment l'em-

1. *Cæteræ legiones contactu (cum Illyricis) et adversus Germanicos invidia bellum meditabantur.* Tac., *Hist.*, II, 60. Voyez aussi 66, 67, 68, 69, 86.

pereur du lendemain : Rome s'informait de son attitude, s'inquiétait de ses démarches, rattachait son nom à tous les augures. Le sommeil de Vitellius en était troublé. Rome avait les yeux vers l'armée de Judée et vers l'Orient ; elle racontait qu'au moment du départ d'Othon pour sa dernière campagne, la statue de César, placée dans l'île du Tibre, s'était brusquement tournée de l'Occident d'où arrivait Vitellius, à l'Orient d'où Vespasien devait venir ¹.

Vespasien cependant tarda longtemps ; il y mettait moins de hâte que personne. Son ambition était plus de sang-froid parce qu'elle était plus libre. Galba, pressé par des dangers personnels, Othon par ses dettes, Vitellius par les clameurs de son armée, avaient dû accepter la pourpre sur le coup. Vespasien, qui la prit plus volontairement qu'eux, ne se fit pas faute d'y regarder à loisir. Il prépara le siège de l'empire lentement, avec prudence, comme il préparait celui de Jérusalem. Il s'assura l'adhésion des commandants ses voisins, Mucien en Syrie, Tibère Alexandre en Égypte ; l'assistance des rois vassaux, la bonne volonté des soldats, la faveur du peuple, la paix avec les Parthes. Il put ainsi compter sur neuf légions et sur l'Orient tout entier. Quand il fut prêt, peu de temps après avoir fait prêter serment à Vitellius, il se fit prier par

1. Tac., I, 19, 50 ; II, 1-7, 73, 74. — Jos., *de B.*, IV, 29 (9, 2), 36, 36 (10, 1-3). — Suet., *in Vespas.*, V.

Mucien et contraindre par ses soldats de revêtir la pourpre. Le 1^{er} juillet, l'armée d'Égypte le proclamait à Alexandrie ; deux jours après, sa propre armée, à Césarée ; le 15, l'armée de Syrie, à Antioche. C'était le temps où Vitellius cheminait encore vers Rome et pouvait savourer la mémoire toute récente des parfums de Bédriac.

Or, ce n'était pas ici une révolution faite à l'aventure, une émeute de caserne ; c'était une révolution sérieuse et calculée. Les peuples le sentirent ; la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce, les provinces les plus riches et les plus anciennement civilisées s'y rattachèrent comme à l'espérance d'un plus durable avenir. Antioche, capitale provisoire du nouvel empereur, frappa en hâte des monnaies à son effigie. Les rois vassaux, Agrippa de Trachonite, Sohème d'Emèse, Antiochus de Comagène, lui envoyèrent des renforts. Le roi parthe, l'ennemi habituel de Rome, gagné par la fortune de Vespasien, lui promit quarante mille cavaliers¹. La Juive Bérénice, séduite par l'amour de Titus, lui ouvrit les trésors de l'aventureuse, mais toujours opulente famille des Hérodes². Au mouvement

1. Vologèse, fils de Vonone, roi de l'an 50 à l'an 80 ou 90. V. sur lui Tacite, *Annal.*, XII, 14, 44, 50 ; XIII, 7, 9, 34, 37 ; XIV, 25 ; XV, 2, 5, 19, 14, 24. *Hist.*, IV, 51. — Jos., IV, 36-38 (10, 4-7). — Xiphil., LXX, 7. On croit reconnaître quelques-unes des monnaies frappées hâtivement à Antioche.

2. Tacit., II, 2, 81. Dion ou Xiphilin, LXVI, 15, 18, et après lui la plupart des modernes considèrent comme sœur d'Agrippa la Bérénice qui fut aimée par Titus. Il faut convenir alors que Corneille et Racine ont fait pleurer le public de leur temps sur le

plus militaire de l'Occident répondit ce jour-là un mouvement, politique et provincial non moins que militaire, de l'Orient ; à l'entraînement soldatesque qui avait enivré ou contraint Vitellius, une délibération froide entre hommes sérieux et libres de leurs actes ; à l'insurrection d'une armée sans discipline, les accla-

compte d'un bien peu intéressant personnage. Cette Bérénice, sœur d'Agrippa, avait d'abord épousé un certain Marc, fils de l'Alabarque Alexandre ; puis son oncle Hérode, roi de Chalcéide ; après la mort de celui-ci (48), elle avait été longtemps soupçonnée d'inceste avec son frère, et, pour faire cesser ces bruits, elle avait épousé Polémon, roi de Cilicie, qui se fit juif par amour pour ses grands biens. Elle l'avait bientôt répudié et était retournée auprès de son frère. C'est elle dont nous avons parlé plus haut, et qui est nommée au livre des Actes (XXV, 13 ; XXVI, 30). Voyez Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 7 (5, 4) ; XIX, 4 (5, 1) ; XX, 5 (7, 3) ; *de Bello*, II, 19 (11, 6) ; (26, 15) ; I, 31 (17, 6) ; *de Vita sua*, 11, 65. Juvénal, VI, 156. C'est à celle-là que s'appliquent les inscriptions qui la qualifient : *Ιουλιὰ Βερενικη*, grande reine et fille d'Agrippa (le premier Agrippa).

Mais il peut y avoir quelque doute sur l'identité de celle-là avec celle qui épousa ou dut épouser Titus. La sœur d'Agrippa était née, selon Josèphe, en l'an 28 et cette date est d'autant plus probable qu'en 48, elle était déjà deux fois veuve avec deux enfants. Elle avait donc treize ans de plus que Titus, quarante et un ans à l'époque de l'avènement de Vespasien, et, à l'époque de sa séparation d'avec Titus, cinquante-deux ans. Si c'est d'elle que Tacite a voulu parler en disant qu'à la première de ces deux époques elle était « dans la fleur de l'âge et de la beauté » (*florens ætate formaque*) (II, 81), Tacite a été bien galant pour un Romain. (Voyez aussi Tac., II, 2. — Suet., *in Tito*, 7.)

Mais il y a une autre Bérénice, nièce de la précédente par sa sœur Marianne, et que Tacite a bien pu appeler *regina*, nom que l'on donnait à toutes les femmes de sang royal. Josèphe (*Ant.*, XX, 5), (7, 1), mentionne seulement sa naissance. Sa mère étant née en l'an 34 de l'ère vulgaire, elle-même ne pouvait guère avoir plus de vingt ans à l'époque de la guerre de Vespasien. Mais est-ce une princesse aussi jeune qui aurait aidé Vespasien de son crédit et de ses trésors ? (Tac., *Ibid.*) Entre la tante trop âgée et la nièce plus jeune, de plus savants décideront. (Voyez du reste au Tome II l'appendice contenant la généalogie des Hérodes.)

Épitaphe : *IVLIAE BERONICENI* (probablement une affranchie)

mations d'une armée bien disciplinée ; au concours des cités du Rhin, encore mêlées d'éléments barbares, le concours de nations civilisées et intelligentes. Là, du moins, il y avait chance de mettre fin aux révolutions et de conquérir un empire durable.

Et de plus (ce qui est propre à la crise que le monde subissait) cette révolution, toute politique et toute calculée à son origine, prit dans l'esprit des peuples un caractère enthousiaste et presque mystique. Certes, peu de prestige s'attachait à la personne de Vespasien. Sa famille avait vécu, sans même s'y enrichir, dans des trafics peu estimés. Son grand-père, Titus Flavius Pétronius, avait été une sorte d'agent inférieur dans les ventes publiques, métier qui tenait de l'huissier, de l'usurier et du porteur de contraintes. Son père, Flavius Sabinus, avait été en Asie fermier ou sous-fermier de l'impôt du quarantième, puis usurier en Helvétie. Lui-même, qui se fit appeler Flavius Vespasianus, afin de conserver le nom de sa mère Vespasia, plus distingué que son nom paternel, lui-même n'avait encore des antécédents ni bien dignes ni même bien heureux. Il avait sans doute une certaine notoriété militaire ; il avait été consul et proconsul. Mais, bien qu'il fit argent de son crédit et qu'il eût vendu une place de sénateur deux cent mille sesterces (50,000 fr.), il n'avait pas fait fortune. Aussi,

de Bérénice ensevelie par son mari) trouvée dans le Transtévère (alors le quartier des Juifs). Gruter, 790.

pour soutenir son rang, dit Suétone, il s'était fait maquignon, et on l'avait surnommé le *Muletier*. Il avait flatté Caligula au point de lui rendre grâce en plein sénat pour une invitation à souper ; et à une sentence de mort il avait ajouté, par forme d'amendement, que le corps du proscrit resterait sans sépulture. Et cependant, courtisan malencontreux, il avait déplu à Caligula ; celui-ci, trouvant un jour les rues mal balayées, s'en prit à Vespasien qui était édile, et lui fit remplir sa tunique de boue (aimable gaieté, qui rappelle celle de Cromwell barbouillant d'encre la face d'Ireton). La protection de l'affranchi Narcisse avait valu à Vespasien la faveur de Claude. Mais il déplut à Néron ; il ne manquait pas de s'endormir quand Néron chantait ; seulement le prince fut clément ce jour-là et le disgrâcia sans le faire périr. Vespasien était donc courtisan comme Vitellius, mais seulement moins heureux courtisan.

Sa vie privée n'ennoblissait pas sa vie publique. Il était économe au degré qui touche l'avarice. Il avait épousé une femme de condition libre ainsi qu'il fut déclaré par un jugement, mais qui avait eu longtemps la situation d'une affranchie et de l'affranchie

1. Sur tout ce qui précède, voyez Suet., *in Vesp.*, 1-8. T. Flavius Vespasianus était né à Phalacrine, bourg de la Sabine près de Reate (Rieti), le 17 novembre de l'an 9 de l'ère vulgaire. Il avait fait la guerre en Germanie et en Bretagne comme commandant (*legatus*) d'une légion ; il y obtint les *ornements* du triomphe. — Consul en 50. — Proconsul en Afrique sous Néron. — Puis envoyé en Judée.